

Saint Thomas serviteur de la Vérité

M.-J. Congar O.P.

La volonté d'être le serviteur de la Vérité anime la vie de saint Thomas tout entière ; elle en est comme la substance spirituelle.

Que tel soit bien le sens consciemment donné à sa vie par saint Thomas, nous en avons la preuve dans le fait de sa vocation dominicaine, sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure, et dans deux textes du début de sa carrière de docteur. Quand, en 1256, Thomas d'Aquin fut nommé maître en théologie avec dispense pour son jeune âge, il prononça le discours d'usage (*principium*) dont le texte nous a été conservé : ce discours constitue un éloge du docteur ou du théologien chrétien, et nous y lisons ceci :

« Une troisième considération a trait au pouvoir de communiquer la sagesse. Dieu la communique par sa vertu propre... Les docteurs, au contraire, ne la communiquent que par vertu ministérielle... Aussi devons-nous dire, après saint Paul (1 Cor 3, 4 s.) : « Qu'est-ce que Paul et les autres ? » et répondre avec lui : « Simplement des serviteurs de Celui en qui vous croyez. » Mais, nous demanderons-nous encore avec l'Apôtre, « qui pourrait se croire à la hauteur de cette tâche ? » (2 Cor 2, 16). Dieu, en effet, exige dans ses ministres l'innocence, selon le mot du psalmiste : « Celui qui marche dans la voie [260] sans tache, c'est celui-là qui sera mon serviteur » (Ps 100, 6). Il exige encore l'intelligence : « C'est le serviteur intelligent qui est agréable au Roi » (Prov 14, 25). Enfin il lui demande l'obéissance, car selon le psaume « ceux-là sont ses ministres qui accomplissent sa volonté » (Ps 102, 21). Assurément personne ne saurait prétendre à posséder par lui-même et de son propre fonds les aptitudes suffisantes pour remplir un tel ministère ; mais, cette aptitude, on peut l'espérer de Dieu... Mais pour l'obtenir de Dieu, il faut la lui demander...¹ »

Deux ans plus tard à peu près, au début de sa première grande œuvre entièrement personnelle, l'une des très rares fois où il parlera à la première personne – et encore ne le fait-il ici qu'en se couvrant de l'autorité d'un saint –, Thomas d'Aquin exprimera en ces termes l'intention de sa vie : « Pour moi, je vois clairement et comme la principale tâche de ma vie que je me dois à Dieu en telle sorte que toute parole ou tout sentiment venant de moi L'exprime². » Cela signifie que Thomas d'Aquin veut être serviteur comme théologien, serviteur de la Vérité ou, en un mot, qu'il veut, par toute sa vie, servir *en parlant Dieu*.

C'est la réalisation héroïque de cette volonté d'être un serviteur de la Vérité divine qu'il nous faut suivre dans l'âme et dans la vie de saint Thomas, en contemplant les trois admirables traits que cette attitude de serviteur y a développés : trois traits qui s'appellent et s'appuient l'un l'autre et qui se réalisent tant dans la vie extérieure que dans la plus intime profondeur de l'âme de saint Thomas : la pauvreté, la pureté et la fidélité. Pour finir, nous ver[261]rons que la racine secrète de ces trois dons se trouve et ne peut se trouver que dans l'amour.

* * *

Le fondement d'une attitude de serviteur, c'est la pauvreté. Celui qui est riche, comme tel, celui qui possède, ne peut pas être serviteur. La possession des choses extérieures importerait de soi fort peu si elle ne tendait par elle-même à susciter et à développer une attitude pure et simple, une attitude absolue de maître et de possesseur, d'autonomie et de suffisance ; mais

¹ S. Thomas d'Aquin. *Sa vie, par* Guillaume de Tocco, *et les témoins au procès de canonisation*. Trad. Pègues-Maquart, Paris, Téqui, 1925, pp. 376-377.

² « Ut enim verbis Hilarii utar, ego hoc vel praecipuum vitae meae officium debere me Deo conscius sum, ut eum omnis sermo meus et sensus loquatur » *Contra Gentiles*, I, ch. 2 (citant saint Hilaire, *De Trinitate*, I, ch. 37: PL 10, 48 C).

ce qui est ici décisif, c'est la richesse ou la pauvreté à l'égard de soi-même. Le serviteur ne peut être tel que s'il est entièrement l'homme et la chose du Maître : et cela ne se peut que s'il est pauvre de soi, s'il a ouvert son esprit et donné son consentement à ne pas être le maître de sa vie, mais, n'ayant rien qui lui demeure propre et ne soit en lui inaliéné, à être tout entier au service. Tel saint Paul commençant ses lettres par ces mots : « *Paulus servus Jesu Christi* : Paul le serviteur, l'homme de peine de Jésus-Christ, Paul l'homme de Jésus-Christ. »

Or, dès là qu'il s'agit de l'œuvre de Dieu, et tout particulièrement de cette œuvre de Dieu qui consiste à parler de lui, on ne peut absolument pas y prendre part sinon comme un serviteur, c'est-à-dire d'abord comme un pauvre; on ne peut y être appelé que comme à un ministère et au titre du service. Qui voudrait manier les choses de Dieu comme sa propre chose – qu'il s'agisse de l'action apostolique, de la contemplation ou des grâces intimes de la vie spirituelle –, refusant de rester pauvre et voulant devenir possesseur, du coup deviendrait non plus pauvre de soi et riche de Dieu (*tanquam nihil habentes et omnia possidentes*), mais absolument dépouillé, laissé à son dénûment qui seul, sous le cliquetis trompeur des succès extérieurs, lui resterait comme sa propriété.

Cette attitude de pauvre, Thomas d'Aquin, fils de sei[262]gneur, cousin de l'Empereur Frédéric et lui-même plus princier encore par la science que par le sang, va la choisir et la rechercher avec la plus lucide conscience de ce qu'exige l'appel de Dieu qui est sur lui.

Dans l'intime de son âme, d'abord, Thomas sait que le travail de l'esprit, et l'œuvre théologique plus rigoureusement encore, sont un don de Dieu ; que, pour accomplir loyalement le service de la Vérité, nous sommes dans une irrémédiable et insurmontable indigence du secours et de la lumière du Maître des esprits. Aussi double-t-il, pour ainsi dire, tout son travail de prière, se reconnaissant pauvre et dépendant. C'est un fait bien connu que saint Thomas priait beaucoup : il priait avant son travail et, si quelque difficulté l'arrêtait, il reprenait plus intensément devant Dieu son attitude de mendiant. Nous avons conservé le texte d'un certain nombre de ces prières. Il y est manifeste que saint Thomas s'approche toujours de Dieu en pauvre qui a *tout* à recevoir et qui ne craint pas, en en faisant l'aveu, de *tout* demander : « Dieu tout-puissant et éternel, voici que je viens au Sacrement de ton Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ. J'y viens comme un infirme au médecin de la vie, comme un impur à la source de miséricorde, comme un aveugle à la lumière de la clarté éternelle, comme un pauvre et un dépourvu au Maître du ciel et de la terre. J'implore donc l'abondance de ton immense libéralité, afin que tu daignes guérir mon infirmité, purifier mes souillures, illuminer ma cécité, enrichir ma pauvreté, vêtir ma nudité...³ » ; « A toi, fontaine de miséricorde, o Dieu, voici que je viens, moi pécheur. Daigne me laver, moi, immonde. O soleil de justice, illumine un aveugle. O médecin éternel, guéris un blessé. O Roi des rois, revêts un dépouillé. O médiateur de Dieu et des hommes, réconcilie un coupable...⁴ »

[263] Prière de pauvre, qui sait ne pouvoir faire que ce qui lui sera donné; prière de serviteur qui n'a pas de désir propre, mais seulement ceux de son maître.

Il y a plus : car, si toute activité apostolique ou même simplement chrétienne a pour statut essentiel la pauvreté et la prière de l'homme, il est une pauvreté et une dépendance qui atteignent le théologien dans sa condition même de théologien, au cœur de son activité scientifique. Qu'est-ce que la théologie? Un travail humain sur le donné des mystères de la foi : un travail de développement, d'organisation, de systématisation, d'approfondissement de tout ce que la foi peut présenter d'accessible à notre intelligence d'homme. Science, donc, activité proprement scientifique et rationnelle dans ses démarches, ses procédés, ses conclusions ; mais science et activité rationnelles à la racine desquelles il y a tout le mystère de l'acte de foi : élaboration scientifique d'un donné qui n'est pas scientifique et qui n'existe

³ *Prières de saint Thomas d'Aquin*, traduites et présentées par le P. Sertillanges, Paris, Art Catholique, pp. 48 et 49.

⁴ *Ibid.*, pp. 62 et 63. Cf. aussi pp. 78 et 79, etc.

pour l'esprit, qui n'est en somme « donné » que dans un acte de foi où la raison ne suffit pas. Science donc, mais science qui, non contente de débiter dans la dépendance à l'égard du donné qui est la loi commune à toute discipline, débute en abdiquant le droit de tout vérifier et en recevant son donné comme les enfants reçoivent les rudiments du savoir : dans la foi. Science humainement la plus pauvre et la plus dépouillée, et qui ne figure même plus dans la liste officielle des sciences⁵.

Tel fut l'ordre singulier du service de saint Thomas : serviteur de Dieu comme théologien; pauvre de la pauvreté du serviteur de Dieu qui n'a rien de lui-même ; pauvre comme théologien qui ne possède pas, mais reçoit les principes mêmes de sa science et qui ne pourrait, dans son ordre, prendre une attitude de maître qu'en trahissant la loi de sa condition et de sa vocation. Mis en [264] demeure de s'expliquer, le théologien, tôt ou tard, ne peut plus parler de lui-même ; il est obligé de s'en référer à un autre et de renvoyer à Dieu : car, dans la maison qu'il construit, il n'est pas maître, mais serviteur ; toujours il en réfère, toujours il se réfère lui-même, n'étant riche des richesses de la sagesse de Dieu qu'à la condition de consentir à être pauvre de soi, à être, dans son travail scientifique même, l'homme et le serviteur *d'un autre*.

La volonté de saint Thomas d'être serviteur de Dieu comme théologien a imposé ses exigences de pauvreté jusque dans l'organisation extérieure de sa vie. Certes, toute vocation et toute fécondité impliquent un renoncement et un dépouillement; tout appel au service de Dieu répète en quelque manière le « sors de ton pays, de ta famille et de ta parenté et va dans le pays que je te montrerai » (Gen 12, 1). Mais nous devons reconnaître que cet appel revêtit pour saint Thomas un caractère particulier et d'une extrême précision. On connaît l'histoire et les circonstances de sa vocation. Elles sont importantes et très significatives en ce qui concerne le sens voulu pour sa vie par le jeune Thomas d'Aquin.

Thomas avait dix-neuf ans quand, étudiant à Naples, il entra chez les Prêcheurs ; il avait, de cinq à quatorze ans, porté au Mont-Cassin l'habit des Oblats bénédictins, et sa famille voulait pour lui une carrière monastique dans cette importante abbaye dont les terres confinaient à celles des d'Aquin et dont on espérait bien qu'il aurait un jour le gouvernement. Or que fait-il ? Il prend l'habit du jeune ordre des Frères Prêcheurs. Ainsi, ce qu'il choisit, arrivé à l'adolescence, ce n'est pas précisément la vie religieuse, c'est la vie de Frère Prêcheur. On connaît la suite : comment sa famille, apprenant à la fois et la prise de l'habit dominicain et le départ consécutif du jeune Thomas pour le nord de l'Italie et la France, décide de se saisir du novice prêcheur ; comment tout cela s'exécute, [265] comment Thomas est surpris, saisi, séquestré, isolé, pressé – Dieu sait par quels moyens – de quitter l'habit dominicain. Mais – nos documents en font foi – ce à quoi on veut lui faire renoncer, ce n'est pas à la vie religieuse, c'est à la vie dominicaine ; ce à quoi il tient, ce n'est pas seulement à la vie religieuse, qui n'est pas en question, c'est aussi et non moins fort à la vie dominicaine, c'est à la vie religieuse sous sa forme dominicaine.

Il est manifeste qu'il y a, de la part du jeune Thomas d'Aquin, un choix parfaitement raisonné, une obstination lucide, et que tout cela a un sens. Pas plus à dix-neuf ans que plus tard Thomas ne s'engage à fond pour une chose secondaire : d'autant que nous retrouverons au cours de sa vie une suite évidente des mêmes volontés arrêtées. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Tout ce que nous savons par les textes et par le contexte de l'idée qui a déterminé la naissance de l'Ordre des Frères Prêcheurs, et ce que saint Thomas lui-même nous en dira plus tard en l'une de ces formules limpides qui ne laissent plus rien à dire, nous montre que l'Ordre des Prêcheurs lui apparut, dans toute la séduction de sa jeunesse, comme l'Ordre du

⁵ Ceci sans préjudice du rôle de l'apologétique qui fournit la garantie critique du donné de foi au regard d'une raison loyale.

service de la Vérité. Et certes tous les Ordres servent aussi la Vérité ; mais celui-là mettait sa raison d'être même dans la réalisation d'un état de service de Dieu en cette œuvre de charité qu'est la contemplation et la diffusion de la Vérité. Il y avait là une vie religieuse souple sans opportunisme, ouverte sans libéralisme, ardente dans les luttes de la foi sans esprit partisan, merveilleusement et vitalement adaptée à vivre de la Vérité et pour la Vérité, à vivre de la Parole de Dieu et pour la Parole de Dieu, où l'acte de l'intelligence, s'appliquant à Dieu lui-même, serait la matière même sanctifiée et offerte à Dieu comme un culte religieux.

Thomas choisit les Prêcheurs, et il se cramponna au scapulaire de saint Dominique parce que c'était l'Ordre du service de la Vérité, l'Ordre où le détachement du monde se trouvait organisé de la manière qui convient le [266] mieux au service de la Vérité. Plus tard, on proposera à Thomas d'Aquin de magnifiques situations ecclésiastiques ; quand sa famille, en particulier, eût été ruinée en raison de sa fidélité au pape, on lui offrira, pour lui venir en aide, l'archevêché de Naples ou l'abbatiale du Mont-Cassin⁶. Thomas, que maint trait pourtant nous montre soucieux des siens, refusera obstinément ; il demandera dans sa prière la grâce de ne pas changer d'état⁷. Et, pour que nous ne nous trompions point sur le sens et la portée réelle d'une telle prière, nous verrons saint Thomas demander à Dieu, par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, non seulement que Dieu le conserve en son état de Frère Prêcheur, mais qu'il veuille ne jamais changer la condition de son Ordre⁸. Enfin quand, au terme de sa vie, il quittera Naples pour se rendre au concile de Lyon et entreprendre ce dernier voyage qu'il ne devait pas achever, alors qu'il était déjà tombé gravement malade, son compagnon et ami Réginald lui exprima son regret, car, espérait-il et disait-il, le pape ne manquerait pas de récompenser les services de frère Thomas d'Aquin (comme il récompensa de fait ceux de Bonaventure) en l'élevant à la dignité cardinalice ; et Thomas de répondre : « Gardez-vous de vous attrister de cela, car parmi les désirs que j'ai exprimés à Dieu dans la prière – et grâces lui soient rendues, car j'ai été exaucé – je lui ai demandé de m'enlever de ce monde dans l'état [267] d'humilité où je suis et qu'aucune dignité ou charge ne vint changer mon état de vie⁹. »

On pourrait faire encore d'autres citations. Une chose est manifeste : chez un homme aussi conscient de ses actes et de ses vouloirs que Thomas d'Aquin, une telle prière est pleine de sens : elle signifie que l'Ordre de Saint-Dominique représentait pour lui, organisé en vie religieuse, un état de pauvreté au sens le plus large et le plus positif du mot : un état on non seulement on fit affranchi, par la pauvreté religieuse, des soucis temporels, mais où l'on fut, même sur le plan de l'apostolat, affranchi, par une espèce de pauvreté spirituelle très délicate, de tout l'ensemble des activités pratiques, du gouvernement, de l'administration, qui sont, encore comme une esclave temporelle dans le spirituel. La pauvreté requise pour le service de la Vérité comme contemplateur et théologien de Dieu allait manifestement, aux yeux de saint Thomas, jusqu'à ce renoncement et ce dépouillement en ce qui concerne les charges d'ordre pratique ou administratif : ce qui ne jette, bien sûr, aucun discrédit sur de telles charges et ne préjuge aucunement de la fidélité des hommes d'action ou de gouvernement au service de Dieu et à la contemplation. Mais nous devons admettre comme un fait que sa vocation personnelle et celle de son Ordre comme Corps au service de la Vérité impliquaient aux yeux de notre saint un dépouillement si absolu, une disponibilité telle, une pauvreté si totale qu'il

⁶ Cf. Pègues-Maquart, *Op. cit.*, p. 104.

⁷ *Ibid.*, p. 284. Faut-il voir dans la prière suivante un écho de cette demande : « Impetra mihi etiam, o Domina mea dulcissima, ... ut puro corde et casto corpore, dilecto Filio tuo et tibi in tuo Ordine valeam deservire » (Sertillanges, p. 94).

⁸ « Et quod non mutaret statum sui Ordinis sicut frequenter in oratione petiverat. » (Tocco, éd. Prümmer, ch. 32, p. 107 ; trad. Pègues-Maquart, ch. 33, p. 89.) Comp., dans les *Prières* (Sertillanges, p. 80) : « Ordina statum meum... » Sur le sens prégnant de ce mot *statum* chez saint Thomas, cf. J.-A. Robilliard, O. P., *Sur la notion de condition (status) en saint Thomas*, dans : *Rev. des Sciences phil. théol.*, 1936, pp. 104-107.

⁹ Cf. Pègues-Maquart, pp. 139-140.

devait lui, Thomas d'Aquin, et que son Ordre devait, comme tel, demeurer dans la condition d'un simple serviteur de la Vérité toute pure, dans la condition d'un simple théologien.¹⁰

[268]

* * *

La pureté est l'aspect positif de cette pauvreté entendue comme attitude de l'âme très ample et très profonde. Comme pauvreté, cette attitude rend possible le service et dispose à être serviteur ; comme pureté, elle est le caractère total, intégral, et, pour ainsi dire, la virginité du service. Est pur ce qui n'est pas atteint, mêlé, blessé, contaminé, diminué, mais, au contraire, intégral, non entamé, entier et absolu. La pauvreté est donc ce qui permet le *sans mélange* de la pureté. Saint Thomas est pur serviteur, virginalement et purement serviteur, parce qu'il est d'abord pauvre de lui-même et, par cette pauvreté, tout entier l'homme de celui qu'il avoue pour son Seigneur.

Le service du docteur angélique a été royalement pur.

Il a eu d'abord cette pureté du corps que nous appelons ordinairement tout simplement *pureté* et dont on comprend souvent mal pourquoi le sens chrétien lui donne une telle importance. Peut-être faut-il, pour en pressentir le prix, l'envisager non pas seulement en elle-même, mais dans ce qu'elle permet ou dans ce que son contraire empêche. En vérité, la pureté, entendue au sens étroit et ordinaire du mot, pureté du corps, de l'imagination et du désir, engage toute la vie spirituelle, parce qu'elle ouvre – et que son contraire ferme – toutes les possibilités de relations avec Dieu. Supposons une âme indélicate ou fautive : elle ne nie pas l'enseignement de la foi, mais elle se durcit et finit par se fermer aux éléments les plus [269] délicats de la foi ; sa sensibilité spirituelle s'émousse ; elle ne rejette pas les grands dogmes, mais leurs plus fines richesses ne l'intéressent plus : la Vierge, les Anges, les sacrements, la vie religieuse, la contemplation... ; volontiers, elle professe qu'on n'en peut rien savoir et que cela n'existe pas. Au contraire, une âme pure s'ouvre d'instinct à ces choses ; elle les goûte dans la mesure même où elle est délicatement pure : il semble que sa fidélité sur ce point lui ouvre les yeux et lui donne une évidence que son indélicatesse, instantanément, lui ferme ; elle sent très bien que son progrès contemplatif est en connexion immédiate avec la délicatesse et la fidélité de sa vie.

Nous comprenons dès lors un peu ce que fut, pour le service de théologien qu'il était appelé à fournir, la pureté de saint Thomas, j'entends la pureté de son corps ; nous comprenons à quel point elle était un élément positif de son âme de serviteur de la Vérité. Au surplus n'a-t-on pas à insister ici : on connaît la scène fameuse – et d'ailleurs quelque peu enjolivée – de sa tentation, et le témoignage que rendait, au lendemain de sa mort, son ami le plus intime, qu'il avait gardé la pureté d'un petit enfant.

Mais il est un aspect plus profond de la pureté de saint Thomas comme serviteur de la Vérité : la pureté intérieure de son âme entendue dans le sens le plus positif et le plus riche du mot.

Corrélativement à la pauvreté considérée comme attitude fondamentale de l'âme, cette pureté de serviteur de la Vérité consiste à ne rien mêler de soi à cette Vérité, à n'en rien diminuer ou refuser, mais à se rendre à toutes ses exigences et à accepter l'*Autre*, le Maître tel

¹⁰ Que telle fût aussi la conviction et la volonté de saint Dominique, on le voit par le fait qu'il avait pensé confier toute la partie administration et gouvernement aux frères convers : pas seulement la cuisine et la porterie, mais la fonction administrative du priorat elle-même : initiative d'une invraisemblable hardiesse, qui ne put d'ailleurs aboutir, mais qui montre bien à quel point la vocation de serviteur de la Vérité telle que le fondateur des Prêcheurs a voulu organiser dans son Ordre suppose un dégageant radical et une « pauvreté » délicate.

qu'il est, *lui*, non tel que, peut-être, nous l'aurions fait ou conçu. Qu'il domine lui, le Maître, qu'il soit affirmé tel qu'il est, qu'il accomplisse ce qu'il veut, que je ne m'affirme, moi, son serviteur, en nulle chose en face de lui, mais que je [270] sois tout entier au service, tout entier soumis et très purement son « ministre ».

Cette pureté du serviteur est éclatante chez saint Thomas d'Aquin.

Elle éclate dans ses prières où s'exprime à chaque instant le souci d'un service exact, parfait, le désir de ne rien gâcher de l'œuvre de Dieu par ces multiples imperfections, ces petites choses, ces brusqueries, ces veuleries où se trouve gaspillée la meilleure volonté. « Rends-moi, Seigneur mon Dieu, obéissant sans contradiction, pauvre sans défection, chaste sans corruption, patient sans protestation, humble sans fiction, joyeux sans dissipation, triste sans abattement, grave sans rigidité, actif sans légèreté, animé de ta crainte sans découragement, sincère sans duplicité, faisant le bien sans présomption, reprenant le prochain sans hauteur, l'édifiant de parole et d'exemple sans faux-semblants...¹¹ » : il y a bon nombre de prières à peu près semblables. Que le souci de formule exacte ne nous fasse pas illusion : ce que saint Thomas veut ici, ce n'est pas un énoncé irréprochable de théologie morale, mais c'est un irréprochable service, c'est la perfection et la délicatesse du service, c'est de ne rien gâcher de l'œuvre de son maître.

Elle éclate encore, cette pureté de son service, dans son caractère intégral, sans restriction ni mélange. Thomas d'Aquin est tout entier serviteur : il est là, à la porte de son maître, avec toutes ses forces, l'intégralité de ses moyens. Il ne fait pas, dans sa vie, une part qui serait pour soi et une part qui serait pour le service de Dieu : il est tout entier serviteur, intégralement au service, totalement pauvre de lui-même et, pour cela, purement serviteur de l'Autre, du Maître. Nous y manquons, nous, par malice quelquefois, parce que nous préférons agir et jouir des choses pour notre propre compte que nous tenir prêts pour le compte de Dieu ; le plus souvent, nous y [271] manquons par faiblesse, par oubli, parce que nous sommes si peu tout entiers en ce que nous faisons que notre service effectif ne mobilise guère en nous que la moitié ou le tiers de notre personnalité. Un service total et totalement pur ne peut être le fait que de très grandes âmes (de même qu'un refus absolu du service : Nietzsche). Si l'on se rappelle que la nécessité, fondée dans une vision parfaite des choses, de se tourner vers Dieu et de se porter vers lui avec la totalité de leurs forces, ou de se détourner de lui tout entiers et définitivement, est, selon saint Thomas, le privilège des anges, on verra sans doute dans l'intégralité ou la pureté de son service l'un des traits qui justifient le mieux son titre magnifique de « docteur angélique ».

Enfin, la pureté du service de la Vérité est encore éclatante chez saint Thomas en ceci qu'il se garde de se mêler lui-même à ce qu'il veut servir, d'ajouter quoi que ce soit ou de retrancher quoi que ce soit à la Vérité qu'il sert. Il est *pur* dans ce service en tendant, autant qu'il est possible, à être *pur* instrument. C'est un « ministère », dans toute la force du terme, que son activité théologique ; il exerce un doctorat sacerdotal. Il écrira, dans sa *Somme* seule, plus de trois mille articles ; pas une fois, sauf ici ou là pour se rétracter, il ne parlera de soi : pas un de ces articles qui ne soit comme un ostensor derrière lequel le théologien se cache en montrant son Dieu. C'est inouï de pureté, de détachement sacerdotal, de virginité sacerdotale. Il est vraiment, celui-là, sorti de son pays et de sa parenté. En dehors de la Vérité, en dehors du pur objet, on ne sait pas à qui on a affaire. Est-il prince, Français, âgé, partisan de l'Empereur, grand, Italien ? On ne sait : il est prêtre ; il montre son Dieu et se cache ; il est théologien, ministre de la Parole, ministre de l'Objet, et se cache. C'est émouvant ; il n'y a rien de plus émouvant que cette espèce d'impersonnalité de sa doctrine. Elle semble sans caractéristiques particulières, on ne voit pas son tempérament. De là ce manque apparent de caractère [272] tragique : il n'y a pas de vibration humaine, mais le seul rayonnement de

¹¹ *Prières*, éd. Sertillanges, pp. 82 et 83.

l'objet. Le *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* a été une fois de plus prononcé et vécu : Je ne suis que serviteur, qu'il advienne selon *votre* parole à *vous*.

* * *

Ainsi cette pureté, valeur positive d'une attitude de pauvreté de soi chez un véritable serviteur, nous apparaît-elle comme réalisant déjà ce qui est la vertu propre et la consommation d'une âme de serviteur, la fidélité : « Euge serve bone et *fidelis*. »

La fidélité est la vertu propre du serviteur parce qu'elle est une vertu d'attachement à autrui ; or le serviteur comme tel fait l'œuvre d'un autre, existe pour un autre. Il ne sert bien que s'il est fidèle. Il est fidèle s'il répond à l'attente et à la confiance dont il fait l'objet : ce qui implique deux qualités principales : la constance et la probité. Or ces deux qualités sont, chez saint Thomas, singulièrement en relief, sa fidélité de serviteur se manifestant en constance surtout dans sa vie extérieure, en probité dans l'intime de son âme.

Ce ne fut pas une parade ou une oisiveté dorée que le service de saint Thomas. La plénitude de sa vie, l'intensité de son travail sont quelque chose d'incroyable. Il est mort à quarante-neuf ans laissant une œuvre qui représente trente forts volumes in-4° où il n'y a pas une faille dans la pensée ou dans l'argumentation. Qu'on lise sa biographie ou les dépositions du procès de canonisation, parfois si faibles de contenu réel : tous les témoins insistent sur l'émouvante densité de chacune de ses journées en travail et en prière : « *Vacabat sine otio orationibus, studio et scripturae*¹² » ; « *Tota vita ejus fuit aut orare et contemplari, aut legere, praedicare et disputare aut scri[273]bere aut dictare*¹³. » Toutes les dépositions du Procès sont unanimes à rapporter, avec le témoignage concernant la pureté de saint Thomas, ce trait qu'on semble avoir particulièrement retenu : c'est un homme qui n'a pas donné une minute de sa vie à autre chose qu'au service immédiat de la Vérité par la contemplation et l'enseignement de la doctrine. Il est manifeste que, quand saint Thomas eut pris conscience de sa vocation de théologien, il ne se permit plus non seulement aucune perte de temps, mais quelque chose qui lui semblât une soustraction au service et à la consécration de tout lui-même à la Vérité. Il vécut à la lettre le mot du *Contra Gentiles* : « Pour moi, je vois clairement, et comme la principale tâche de ma vie, que je me dois à Dieu en telle sorte que toute parole ou tout sentiment venant de moi l'exprime. » Ce fut là son ascèse propre, ce fut sa fidélité de serviteur. Il ne laissa passer aucune de ces petites choses que le Maître lui avait confiées. « *Quia super pauca fuisti fidelis* » : nous verrons bientôt quelle fut sa récompense.

Mais le plus émouvant peut-être de la fidélité de saint Thomas serviteur de la Vérité, ce fut l'infinie délicatesse et l'immense respect dont son âme fut remplie envers cette chose qui était la chose de son maître et ne lui appartenait pas, à quoi il devait et donna son loyal service, la Vérité. La fidélité au sens de probité, intégrité, désintéressement, est en effet la vertu propre et décisive du serviteur. Elle suppose une attitude de pauvreté et de pureté; elle en est la consommation. Saint Thomas, ici, atteint la perfection dans le service.

Il a un suprême respect pour tout le « donné », jusqu'en ses fibres les plus délicates, car il l'a reçu de Dieu comme un dépôt, il a la gérance des choses du maître, qui ne lui appartiennent pas, et ce qu'on attend d'un dépositaire et d'un serviteur, c'est qu'il soit fidèle. D'où, [274] chez saint Thomas, cette extraordinaire délicatesse à ne rien trahir de la Vérité, à ne pas dépasser, à ne pas minimiser ce qui lui a été donné, ou plutôt remis, cette extraordinaire prudence dans la pensée, dans l'affirmation et dans l'expression. C'est une qualité bien connue de son œuvre et de sa doctrine que cet équilibre de tous les points de vue, cette ampleur, cette faculté de tout accueillir, de tout coordonner. Non qu'il ne soit pas de ces

¹² Pègues-Maquart, *Op. cit.*, p. 216.

¹³ *Ibid.*, p. 260.

hommes qui, étant plus pénétrants, accusent mieux les différences ; mais il est aussi de ces esprits qui, étant plus élevés, saisissent mieux l'universel, et plus de choses dans une idée ; et il est surtout de ces serviteurs délicatement soucieux de ne rien perdre, et de tout mettre en valeur, de ce que leur maître leur a confié. Génie éminemment catholique, parce que serviteur du principe même de la catholicité.

Ainsi alliera-t-il un sens très aigu de la prééminence absolue de Dieu, de la souveraine initiative du jeu de Dieu dans les âmes, avec un respect délicat et ferme des « natures » et de leurs lois. Ou encore portera-t-il ensemble au plus haut point le sentiment de la rationalité de la foi et celui du mystère. Il ne croit pas tout démontrable, ni tout pénétrable, et cependant ce n'est pas peu de choses à ses yeux que le travail de la raison croyante en activité de contemplation des mystères et d'élaboration du donné ; expliquant ce texte de l'Évangile selon saint Jean : « *Cujus non sum dignus ut solvam corrigiam calceamenti* », il rencontre l'interprétation de saint Grégoire et de quelques autres docteurs entendant ce texte de notre impuissance à pénétrer le mystère de l'Incarnation et à dénouer le nœud secret des deux natures. Saint Thomas cite cette glose avec respect, mais il ajoute : « *Intelligendum est 'plene et perfecte', nam quoquo modo et Joannes et alii praedicatores, licet imperfecte, solvunt corrigiam calceamenti*¹⁴. » Il n'est que serviteur, mais on ne lui fera pas dire que le service du théologien ne soit rien.

[275] Nous le verrons encore affirmer tout ensemble la validité de l'activité théorique et des déductions rationnelles, l'absolu de la connaissance métaphysique, et la nécessité du fait, l'intérêt des textes soigneusement et dûment contrôlés. En théologie, il recueillera les témoignages orientaux de la tradition chrétienne aussi pieusement que ceux de l'Occident. Partout il allie avec un sens inégalé de l'unité des choses, et de la sagesse qui répond à cette unité, les plus grandes exigences de méthode, une scrupuleuse honnêteté dans les questions d'objet, de compétence, de méthode : sans quoi, dit-il souvent, les croyants, donnant pour démontré ce qui ne l'est pas, seraient la risée des incroyants et surtout feraient rire de la foi : risque dont son âme de loyal serviteur s'émeut vivement.

Grâce à cette irréprochable fidélité de son service, saint Thomas n'a pas éteint la moindre petite lumière, la moindre parcelle de soleil. Il n'est aucune requête de l'esprit qui soit, chez lui, traitée légèrement, superficiellement, qui soit froissée ou écartée. Aucune âme ne perrira, à l'école de ce géant de la dialectique, la simplicité de son regard et de son cœur ; lui-même, sage parmi les sages, est aussi simple devant l'Évangile que saint François d'Assise.

Et c'est parce qu'il est ainsi serviteur fidèle qu'il est vraiment le « docteur commun », qu'on trouve dans ses écrits « *communis veritas, communis claritas, communis illuminatio, communis ordo et doctrina*¹⁵ ». Il est vraiment le docteur commun, l'homme de tous, parce qu'il n'est pas l'homme de lui-même, mais de la vérité, qui est à tous et à qui tous appartiennent ; de là cette confiance de tous en lui : on sait qu'il ne confisquera rien, qu'il ne prendra rien pour lui, mais qu'il donnera purement l'objet, la Vérité.

[276] C'est à cette fidélité absolue de serviteur que saint Thomas doit ce courage et cette hardiesse de son œuvre. Ce serviteur, cet esprit à la suite, ce traditionnel, ce disciple de tout ce que les autres ont pu dire, est aussi étonnamment hardi. Il commente Aristote encore chargé des suspicions de la hiérarchie ; il écrit des phrases toutes simples qui sont des affirmations formidables, et pose des principes dont les conséquences et la virulence n'ont pas encore dit leur dernier mot.

En vérité, il est hardi parce qu'il est simple, il est courageux parce qu'il est serviteur. Celui qui n'agit pas pour son propre compte, mais au service d'un autre plus grand, loin de s'asservir, s'affranchit à l'égard de tout ce qui est en dessous. Il n'y a pas plus hardi qu'une âme jeune, un cœur d'enfant qui, étant pauvre, pur et fidèle, n'a rien à craindre, rien à perdre.

¹⁴ Saint Thomas, *Comm. in Joan*, ch. I, lect. 13, n° 4.

¹⁵ Parole de Gilles de Rome, rapportée par Jacques de Viterbe. Cf. Pègues-Maquart, p. 296, n. 1.

Un tel serviteur est rempli de fierté, d'assurance et d'audace. Seulement c'est une fierté humble, une assurance toute défiante de soi, une audace toute circonspecte : parce que, s'il n'a rien à craindre ni rien à perdre pour lui, il est comptable d'un trésor dont il pourrait tout compromettre.

Tel est saint Thomas.

Grande leçon pour nous. Soyons assez serviteurs pour être indépendants et libres à l'égard de tout ce qui, pour le service de notre maître, doit être moyen et instrument. Soyons assez serviteurs pour être prudents et nous appliquer à ne rien compromettre de ce qui ne nous appartient pas.

* * *

Il est temps que, pour mettre un terme à cette contemplation, en Saint Thomas, d'une âme de serviteur de la Vérité, nous allions plus profond encore et découvrons la racine véritable et vivante de ce service. Un tel service, dirons-nous, ne peut se faire que par amour et dans l'amour.

[277] On pourrait se soumettre à quelqu'un dans son corps, pour le servir en son corps, sans amour : par crainte ou par nécessité. Mais on ne peut pas se soumettre à quelqu'un en son âme, on ne peut pas se donner à quelqu'un en son âme, le servir en sa vie d'âme sans amour. On ne peut pas servir de ce service *pur* sans amour. Car un service absolument pur est un service de l'Autre où l'on ne garde rien pour soi : ce qui suppose évidemment qu'on ait épousé les intérêts de cet Autre, qu'on n'ait plus de désir et de plaisir que ceux du Maître. Un service absolument pur, absolument purifié, implique qu'on ait fait vivre l'Autre en soi plus fort que soi-même. Or cela ne se peut que par l'amour, car l'amour seul réalise l'extase, la sortie de soi, l'amour seul épouse et assimile à ce point le bien de l'autre, l'amour seul assure vraiment les droits et l'hégémonie du Maître dans une âme.

C'est pourquoi la source du parfait service de la Vérité auquel Thomas consacra sa vie fut ce rapport chaud, personnel et vivant à la Vérité, qui a nom amour et, en langage chrétien, charité.

C'est que, pour lui, la Vérité n'était pas seulement un objet de connaissance, pas seulement une idée, ni même une chose, mais personne vivante à aimer, personne vivante et miséricordieuse qui s'offre elle-même d'abord à notre amour et met efficacement en nos cœurs glacés le germe vivant et chaud de l'amitié. La Vérité, mais c'était la « douce Vérité première », le Dieu vivant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, l'adorable Trinité, le Dieu Sauveur, le Verbe incarné, enfin, la Vérité, c'était Lui, Jésus-Christ.

Prière que saint Thomas récitait chaque jour *au pied du Crucifix* : « Accorde-moi, Dieu miséricordieux, de désirer avec ardeur ce que tu approuves, de le rechercher avec prudence, de le reconnaître avec vérité, de l'accomplir avec perfection, à la louange et à la gloire de ton nom...¹⁶ » Il y en a ainsi plusieurs pages. Le serviteur [278] n'a de désir, de plaisir et de déplaisir que ceux de son Maître, parce qu'il l'aime.

Saint Thomas, malade à la mort, à Fosanova : « Il voulut recevoir le corps de Notre-Seigneur et, lorsque ce corps lui fut apporté, il se mit à genoux et, avec des paroles d'adoration admirable et prolongée, il le salua et l'adora : 'Je te reçois, prix de la rédemption de mon âme; je te reçois, viatique de mon pèlerinage, pour l'amour duquel j'ai étudié, veillé, travaillé, prêché et enseigné...' ¹⁷ » Du service de toute sa vie, dont il nous a déclaré dès le début qu'il ne voulait faire autre chose (« Pour moi, je vois clairement et comme la principale tâche de ma vie, que je me dois à Dieu en telle sorte que toute parole ou tout sentiment venant de moi l'exprime »), Thomas nous donne maintenant le motif et le secret : « *Pro cuius*

¹⁶ *Prières*, éd. Sertillanges, pp. 78 et 79 ; comp., pp. 98 et 99, etc.

¹⁷ Pègues-Maquart, *Op. cit.*, p. 289.

amore... Pour l'amour de qui... » Thomas n'a pas accompli cet écrasant service, ces trente années d'incroyable labeur sans une infidélité, pour autre chose que pour cet ami, de tous le plus secret, pour le sacrement devant lequel nous sommes plus pauvres que nulle part ailleurs, n'accrochant plus notre conviction à rien autre qu'à la foi. Et Thomas, qui ne parle pas à la légère, nous donne en mourant la raison de tout ce qu'il a fait : il a fait tout cela – parce qu'il l'aimait.

Enfin, un témoin nous a rapporté que, durant les derniers mois de la vie de Thomas, il le suivit un soir pour l'observer. « Il vint, par derrière, dans la chapelle de saint Nicolas, où Thomas se tenait plongé dans son oraison. Il le vit alors soulevé de terre... Soudain, il entendit, dans la direction vers laquelle notre docteur, priant avec larmes, était tourné, cette voix sortant du crucifix : « Thomas, tu as bien écrit de moi, quelle récompense recevras-tu de moi pour ton travail ? » Et lui de répondre : « Seigneur, rien d'autre que vous!¹⁸ » Nous touchons là au [279] dernier mot et à la consommation du service de la Vérité qui est Dieu. Thomas a été un bon serviteur, il a bien écrit, il a bien travaillé. Quelle sera sa récompense?

La récompense du bon serviteur, du vrai et pur serviteur qui ne sert que par amour, c'est l'intimité de son maître, c'est d'entrer dans la joie de son maître (« *Euge, serve bone et fidelis..., intra in gaudium Domini tui!* ») Car l'amour ne se paie que par l'amour, et celui qui sait demeurer pauvre, pur et fidèle dans le service, parce qu'il est l'ami de l'Époux (Jean 3, 29) trouvera sa récompense dans la joie même de l'Époux.

M.-J. Congar O. P.

¹⁸ *Ibid.*, p. 91. Comp. Saint Thomas, *Comm. In Hebr.*, ch. XI, lect. 2 (Marietti, p. 411): « [*Credere enim oportet accedentem ad Deum, quia est, et inquiringibus se remunerat sit.*] *Ecce Dominus veniet, ecce merces ejus cum eo* (Is 40). *Merces autem est illud quod homo quaerit in labore. Voca operarios, et redde illis mercedem* (Mt 20). *Quae merces nihil est aliud quam Deus, quia nihil extra ipsum debet homo quaerere. Ego protector tuus sum et merces tua magna nimis* (Gen 15). *Deus enim nihil aliud dat nisi seipsum. Dominus pars haereditatis meae et calicis mei* (Ps 15). *Pars mea Dominus, dixit anima mea* (Thren 3)... »